

LA RÊVERIE ORIENTALE DE MARGUERITE YOURCENAR

par María Angeles CAAMAÑO (Tarragone)

Permettez que mes toutes premières paroles soient l'expression de mon hommage à cet archipel qui nous accueille. Hommage à l'île de Tenerife, hommage aux îles Canaries qui sont, comme André Breton l'a dit dans *L'amour fou*, "des zones ultra-sensibles de la terre".^[1] Ce n'est certainement pas par hasard que le Mage du Surréalisme, les grands créateurs comme César Manrique mais aussi le plus humble des promeneurs est en mesure de découvrir, ici plus qu'ailleurs, ce que Breton désigne sous le nom de magnétisme universel et ce que la tradition a convenu de nommer le principe d'analogie. C'est donc sans hésiter et en connaissance de cause que j'ai répondu à l'appel des îles.

Tenerife nous réunit pour réfléchir sur l'universalité, sur l'universalité dans l'œuvre de Marguerite Yourcenar. Et il est peu d'espaces qui déclenchent aussi facilement la rêverie sur l'universel que cette île vers laquelle convergent les grandes voies maritimes et aériennes qui relient trois continents. Ici, au pied du Teide, les horizons de l'Europe continentale, les horizons de l'Afrique et de l'Amérique semblent, soudain, tout proches.

C'est peut-être pour cela, peut-être aussi par un goût immodéré de l'ailleurs et des longues distances, que j'ai voulu, avec Marguerite Yourcenar, diriger mon regard vers des rivages plus lointains, vers une altérité plus radicale. C'est peut-être pour cela que j'ai choisi de parler aujourd'hui de la rêverie orientale de Marguerite Yourcenar.

Il me semble que l'universalité d'une œuvre se mesure surtout à sa capacité de reconnaissance et d'interrogation de l'Autre, à sa capacité de comprendre et d'intégrer la différence. Il me semble que l'on n'atteint à l'universel qu'à partir d'un dialogue, lucide et permanent, entre l'identité et l'altérité, entre la ressemblance et la dissemblance ; il me semble, enfin, que l'on n'accède à l'universel que quand on

[1] BRETON, A., *L'amour fou*, Paris, Gallimard, 1970, p. 103.

découvre, à travers la pluralité infinie des êtres, des traditions et des cultures, l'unité profonde du genre humain.

L'Extrême Orient se présente, en ce sens, depuis bien longtemps, comme l'un des plus grands défis pour l'Occident. Yourcenar a relevé ce défi. Et sa rêverie orientale recouvre aussi bien le Japon de Mishima, qu'une Inde et une Chine aussi millénaires qu'énigmatiques.

Marguerite Yourcenar écrit, dans ses *Nouvelles orientales*, un récit emprunté à la tradition chinoise et un autre emprunté à la tradition hindoue. Le premier s'intitule "Comment Wang-Fô fut sauvé", le second "Kâli décapitée". C'est sur ces deux textes que je voudrais centrer ma réflexion.

Et il faut remarquer tout d'abord que l'écriture de Yourcenar oublie ici l'invention, la création individuelle, l'originalité personnelle pour faire place au génie collectif, à la tradition des peuples. Tout se passe comme si, dès son premier geste, l'écriture orientale de Marguerite Yourcenar s'était alliée à cet effacement de l'individualité, de la personnalité qui constitue l'un des traits les plus marquants des cultures orientales.

"Comment Wang-Fô fut sauvé" est la retranscription d'un vieil apologue taoïste. Avec le confucianisme, le taoïsme a modelé la pensée et la sensibilité chinoises. Et le taoïsme parle des grands rythmes alternatifs qui fondent les lois de l'univers. Rythmes d'expansion et de contraction qui président au flux et reflux des marées, aux battements du cœur, au mécanisme de la respiration ; rythme aussi du jour et de la nuit, de la lumière et de l'ombre, rythme cyclique des saisons, rythme des étoiles. À l'encontre de la pensée dualiste, du principe d'identité et de non-contradiction où l'Occident se reconnaît, le taoïsme découvre, dans l'alternance des opposés, dans cette forme d'alliance des contraires, le secret et le sens de l'univers. La conduite humaine se soumet également à la "*coincidentia oppositorum*" et les maximes taoïstes répètent inlassablement ce que l'Occident dualiste ne peut interpréter que comme l'expression du paradoxe ou, à la limite, comme l'expression du non-sens :

Courbe-toi et tu demeureras droit

Vide-toi et tu demeureras plein

Use-toi et tu demeureras neuf.^[2]

[2] Cité par Fritjof CAPRA in *Le tao de la physique*, Paris, Sand, 1985, p. 117.